

Tauba, juive de Bessarabie à Paris

par Jeanne Lafon Galili

On entre dans ce récit comme on entre, en faisant le moins de bruit possible, dans un lieu secret, intime avec le sentiment étrange que l'on sait alors qu'on ne sait pas parce que l'histoire de Tauba, la mère de l'auteur, est en même temps l'histoire d'une génération. Un monde qui n'existe plus.

Venir d'Europe de l'Est, fuyant le malheur, la pauvreté, les pogroms. Arriver en France en 1930, chercher du travail, avoir la chance de rencontrer l'émigration juive communiste, sa culture, le local de la *Kultur Liga*, la solidarité. Retrouver quand on ne sait pas encore le français, la langue commune, le yiddish « qui ne sonne pas comme là-bas.... sans la menace du pogrom ». Et Moysze, Michel, un homme qu'elle aimera toute sa vie. Et puis entrer dans la guerre, dans l'occupation. Porter ou refuser de porter l'étoile jaune. Devenir une résistante au sein de la M.O.I (Main-d'œuvre immigrée.), agent de liaison d'Adam Rayski. Échapper à la rafle du Vel' d'Hiv que les survivants appelleront de ce simple chiffre, « 16 juillet », « une date d'apocalypse ».

La paix revenue, continuer à être présente au monde. Vieillir. Finir une vie si riche, prendre « une petite place en terre de France ». Alors Nina, narratrice, va se mettre dans les pas de sa mère, celle qu'elle a connue, celle qu'elle tente de deviner, de reconstruire, d'inventer comme on invente une fiction, « prendre appui sur des bribes pour tracer un chemin qui me laissera deviner ce que fut sa vie, quelle femme elle a peut-être été ». Ce « peut-être », ses nombreuses interrogations, sont volontaires et disent ce qu'est un travail d'écrivain. Par exemple regardant la photo de Tauba prise avant son départ, entourée de ses compagnons « lequel de ces jeunes gens avait conquis son cœur ? Avaient-ils rêvé d'un avenir ensemble »...questions posées aussi bien à la photo qu'à sa mère peut-être, à elle-même, questions sans réponse et ce sont ses hésitations qui font l'originalité de ce texte convaincant.

Grâce à la légèreté de l'évocation, nous accompagnons les déambulations de Tauba dans les rues de Paris, « des Grands boulevards à la Madeleine, le long des quais de la Seine... ». De même la simplicité de l'énumération de noms tellement suggestifs qui désignent le Paris des immigrés d'Europe de l'Est, rue de Lancry, rue de la Roquette, rue de Belleville, boulevard de la Villette ... espace parisien de la misère dont il faut finalement se sortir, « gagner le droit à quelques mètres carrés de dignité ».

Arrive le moment où Nina entre dans le récit, utilise ses propres souvenirs et dit, avec tendresse et humour les désirs, les colères de l'adolescente, les soirées familiales, les repas du samedi soir avec les amis, David, si grand, si maigre, si grave et les autres, vodka et hareng, discussions politiques bruyantes, animées (moitié français, moitié yiddish), « des hommes et des femmes curieux de la vie, des militants pour l'avenir, pour mon avenir » et capables malgré ces numéros dont elle connaît le sens, sur leur avant-bras, de rire et de s'enflammer sur la vie du monde. C'est à son tour de vivre dans les événements de son époque : la guerre d'Algérie par exemple et le 13 février, parmi la foule, d'être au Père-Lachaise, avec ses parents, pour accompagner les victimes du métro Charonne. Nina devient à son tour, sujet de l'Histoire. De façon très différente. Elle juge. Tauba, Moysze « ont lutté toute leur vie et pensé que l'homme peut rendre le monde meilleur, un credo nécessaire, parce qu'il faut bien donner un sens à la vie quand l'Histoire a commis l'irréparable ». Mais peut-on comprendre

ce qu'on n'a pas vécu. Une autre histoire qui fera dire à Tauba une phrase d'une telle densité, aveu d'amour et crainte de la perte : à Daniel son fils « *j'ai voulu que tu fasses des études, et maintenant je suis punie, nous n'avons plus rien à nous dire* ».

Séparation et complicité, on veut apprendre le yiddish mais on a une autre langue, parfaitement maîtrisée, le français. Mère et fille se rejoignent cependant par la langue qui n'est ni le yiddish, ni le français mais le russe que Nina apprend. Alors que pour une fois, Tauba lui récite un long passage d'Eugène Onéguine, la narratrice sent qu'une « *complicité est enfin née entre nous* ». Serait-ce la langue qui finalement réunit ?

Livre hommage pour Tauba, qui tente peut-être de rattraper ce qu'on n'a pas compris mais aussi hommage à tous ces lutteurs qui ont accompagné sa vie, déclaration d'amour malgré la question que se pose la narratrice, qu'on peut tous se poser, « *nous sommes-nous croisées, frôlées, rencontrées* » ?

Nina Kehayan, *Tauba, juive de Bessarabie à Paris. Ma mère courage*, Éd. Le Bord de l'eau, Lormont, 181 p., 17 €